

PATRIMOINE

en Seine-Saint-Denis

N° 26

Studios
Eclair

LES STUDIOS ET LABORATOIRES

[ÉCLAIR]



100 ans d'industrie cinématographique
à Epinay-sur-Seine

Studios
Tobis

LES PREMIÈRES [USINES À RÊVES]

EN RÉGION PARISIENNE

L'entreprise Éclair fête son centenaire. Fondée en 1907 à Epinay, elle participe à l'épopée des débuts de l'industrie cinématographique en France.



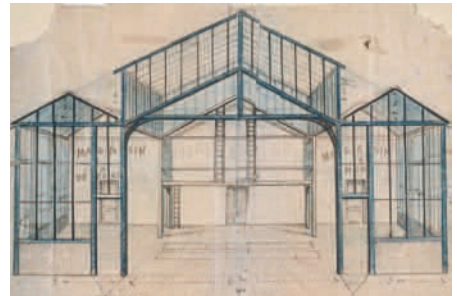
1. Carte de localisation des premiers studios, Le cinématographe, 1928

Les premiers studios sont à Paris ou en banlieue parisienne. Si Gaumont s'établit en 1905 rue de la Villette, Pathé (1902 et 1904) et Andréani (1911) choisissent Vincennes, Pathé (1904) Montreuil, Lux Film (1906) Gentilly, Eclipse (1907) Boulogne, Le Film d'Art (1908) Neuilly-sur-Seine, Aubert (1913) Joinville, Eclair (1907) et Menchen (1913) Epinay-sur-Seine.

Les premiers films de l'histoire du cinéma sont tournés en extérieur, fixant sur la pellicule le mouvement de la vie. Le studio de Méliès, dessinateur et illusionniste, est construit en 1897, deux ans après la projection des frères Lumière au Grand Café à Paris. Dans sa propriété de Montreuil, il installe son "atelier de pose" pour y tourner des "scènes à trucs". C'est un hangar vitré bénéficiant de la lumière du jour et abritant une scène ; prototype de tous les studios à venir, il ressemble à celui d'un photographe, doté de la machinerie du théâtre. Ce lieu, protégé de la tourmente urbaine, emploie un personnel spécialisé et rassemble des ateliers pour la fabrication des décors et des costumes, un laboratoire pour développer les films ainsi que des loges pour les artistes.

La "Société française des Films l'Éclair", société anonyme au capital de 150 000 francs, est fondée le 22 avril 1907

par Charles Jourjon (1876-1934), associé à un pionnier du cinéma, Ambroise-François Parnaland, inventeur et fabricant de films et d'appareils cinématographiques. Etablie à Epinay-sur-Seine, la société va se hisser en moins de cinq ans à la troisième place du cinéma mondial, derrière Pathé et Gaumont. L'aventure du cinéma à Epinay ne faisait que commencer...



2. Le premier studio de Méliès à Montreuil

UN [THÉÂTRE DE PRISE DE VUES] AVENUE D'ENGHIEN

“Nous avons l'intention d'élever, un théâtre vitré modèle. Notre usine, qui ne fera ni bruit, ni fumée, ni odeur, n'occupera qu'un très petit nombre d'ouvriers. C'est une industrie de luxe et d'art.” Charles Jourjon au Maire d'Épinay, 1907.



3. Propriété de Lacépède au XVIII^e siècle

Jourjon achète à Epinay-sur-Seine une maison de maître du XVIII^e siècle, dont le parc de quatre hectares et ses essences rares, le ru d'Enguien et sa presque île formeront les décors naturels de ses premières réalisations. Un studio y est construit avec un atelier de décor. Les anciens communs abritent des laboratoires destinés à la fabrication et au tirage de films en celluloïd. Dès 1908, une réserve d'accessoires, un magasin de costumes et une salle de projection sont installés, notamment au premier étage du bâtiment des communs. En 1911, le site est doté d'une usine et d'un transformateur électrique.

4. Studios Menchen

Grande verrière métallique et velums cou-lissants constituent les éléments traditionnels de l'architecture des studios que l'on retrouve sur le site d'Éclair ou comme ici pour les studios Menchen, également à Epinay.

Libérés des caprices de la météo, les tournages se font désormais à la lumière des lampes à arc. L'extension des espaces dédiés aux décors et à leur fabrication traduit l'évolution de la mise en scène et l'abandon des simples toiles peintes. Enfin le site est doté d'un bassin destiné au tournage de scènes fluviales.

En 1913, la surface du studio est doublée (plan en T).

Metteur en scène au cirque de l'Hippodrome, place Clichy, Victorien Jasset (1862-1913) est recruté comme réalisateur et directeur technique. La stratégie d'Éclair consiste à organiser sa production selon le principe du feuilleton déjà expérimenté avec succès par Pathé. Se succèdent ainsi la série policière *Nick Carter* (1908), *Zigomar* (1911-1913), un répertoire plus comique avec les épisodes de *Gontran* à partir de 1910 ou *Pétronille* (1912-1914), un répertoire documentaire avec la série *Scientia* (1911-1914) ...

En 1912, Éclair inaugure une “revue des actualités de la semaine, du monde entier” baptisée Éclair-journal.



Peu avant 1914, les studios Menchen s'installent rue du Mont, dans l'ancienne "Villa Saint-Joseph". Il s'agit de l'actuel site des studios Eclair.

5. La "Villa Saint-Joseph" au début du XX^e siècle

Au 10 rue du Mont, la "Villa Saint-Joseph" est une maison de retraite jésuite. Elle a été ouverte en 1895 dans l'ancienne maison de campagne de M. Martel, écuyer et ancien échevin de la Ville de Paris. Située au sommet du coteau dominant la Seine, son parc coupé d'allées et de terrasses, descend jusqu'au chemin de halage. L'ancienne demeure des propriétaires, transformée en réfectoire par les jésuites, est démolie. Les remises et les écuries sont surélevées pour y aménager 25 chambres à destination des retraitants. L'orangerie est transformée d'un côté en chapelle et de l'autre en promenoir. Elle est surmontée de deux



étages de chambres. Ces bâtiments existent encore aujourd'hui, sur le site.

A la suite de la loi de 1901 sur les congrégations, la propriété est mise sous séquestre et vendue en 1909 au profit de Mme Adelaïde Lafage, épouse du Dr. Tarrus, directeur de la maison de Santé d'Épinay, et de son fils.

En 1913, Joseph Menchen, producteur de cinéma autrichien, loue cette propriété de près de 20 000 m². Il y fait construire un studio, à l'emplacement de l'actuel plateau D, et en confie la direction artistique au dramaturge Michel Carré. Le site ne comprenait alors qu'un seul studio de 40 x 22 m, doté d'une verrière permettant l'éclairage naturel - mis au noir en 1924 - et un petit magasin à décor, de 18 x 12 m et 5,5 m de hauteur sous gril. Un an plus tard, au début de la guerre, Menchen quitte la France et Jourjon récupère le bail du studio avec sa promesse de vente. En 1929, il est loué à la Société anonyme des films sonores Tobis qui en fait le premier studio sonore français.



6. Les pavillons d'entrée de la "Villa Saint-Joseph", aujourd'hui des studios Eclair

LES DÉBUTS DU [CINÉMA PARLANT]

RUE DU MONT

Fin des années 1920, l'arrivée du parlant bouleverse l'industrie cinématographique. Les studios d'Épinay sont les premiers à être équipés.

La société Tobis équipe l'ancien studio Menchen, dont elle est locataire, avec le procédé allemand Tobis Klangfilm. Ce procédé repose sur le principe du son optique : la bande son, parallèle aux images, est lue à la projection par une cellule photoélectrique.

Pour adapter cet ancien studio du cinéma muet, les murs et plafonds sont insonorisés avec des couches de fibre de bois, de contreplaqué et de liège, parfois renforcées par des plaques de fibro-ciment. Le plancher est rendu aussi insonore que possible à l'aide de matériaux comprimés. L'armature de la toiture est renforcée par des ferrures rigides pouvant soutenir des ponts roulants légers et trains de plafonniers. De lourdes portes à coulisses isolent le studio des bruits extérieurs.

Le magasin à décor d'origine est transformé en petit studio d'enregistrement des synchronisations sonores. Le bâtiment comprend également une salle de projection pour 100 spectateurs. L'entreprise dispose de toute la chaîne de tirage de films avec un atelier de développement pour le négatif son, une salle de projection pour la sonorisation, deux chambre d'écoute et une grande salle de synchronisation. Commencé en muet, *Le requin* d'Henri Chomette (1929) se voit doté en cours de tournage d'une partie chantée et de scènes de plaidoiries en son direct qui feront sensation. Après ces premiers balbutiements, quelques cinéastes vont

métamorphoser les studios au gré de leur fantaisie, avec la complicité du talentueux chef décorateur Lazare Meerson (1900-1938). René Clair y tournera ainsi *Sous les toits de Paris* (1929), *Le million* (1931), *À nous la liberté* (1933)...



7. Répétition et placement des acteurs au studio Tobis

Le procédé Tobis autorise une caméra mobile qui peut se déplacer dans les décors.



8. Une cabine de prise de son à la Tobis

ÉCLAIR, UNE [OFFRE GLOBALE] D'ACTIVITÉS POUR L'INDUSTRIE CINÉMATOGRAPHIQUE

Par delà une abondante production cinématographique, Éclair effectue le traitement photochimique de ses films et la fabrication de caméras. Ces activités et son expérience des studios offrent aux sites d'Épinay leur heure de gloire.



9. Laboratoire d'avant guerre

Un premier traitement chimique effectué manuellement dans des bacs pour le développement des pellicules est suivi d'un séchage dans des tambours rotatifs en bois. De cette pellicule est tiré un positif, modèle utilisé pour les copies d'exploitation, qui subit une dernière étape de perforation.

Très tôt, Éclair fournira en copies les exploitants français, mais aussi les agences que l'entreprise ouvre à Bruxelles, Milan, Londres et Moscou entre 1909 et 1911.

Dangereuse par l'inflammabilité du nitrate de cellulose, matière principale des pellicules, et nocive pour les ouvriers, cette activité se trouve régulièrement améliorée. En 1913, sous la direction technique de Maurice Georges, le développement est automatisé et le coloriage au pochoir est mécanisé. Directement accolés aux communs, de nouveaux ateliers sont construits dans des typologies similaires à celles des établissements industriels de l'époque :

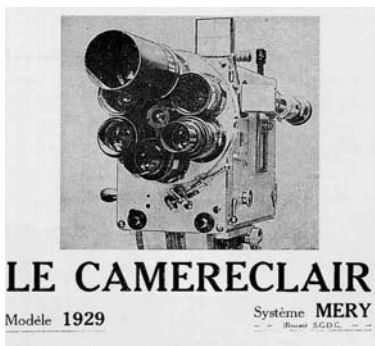
halles en métal ou en bois, hourdiées de briques. Au lendemain de la Première Guerre Mondiale, confrontée à de graves difficultés financières encore accrues par la concurrence des productions américaines, Éclair est concédée à la Société Industrielle Cinématographique (S.I.C.). En 1919, ses fondateurs Serge Sandberg et Louis Aubert, forts de leurs expériences d'exploitants et de distributeurs, modifient les stratégies de la société pour mieux l'adapter aux besoins du marché.

La production directe de films par Éclair est abandonnée au profit du développement de la branche laboratoire (Éclair-Tirage), de la fabrication de caméras (Caméréclair) et de la mise en location des studios pour les producteurs indépendants (Éclair-Studios).



10. Ancien magasin des accessoires

Construit en 1911 dans le prolongement du studio A, il marque aujourd'hui l'entrée du site, avenue de Lattre-De-Tassigny.



11. Le Caméréclair

Conçue par l'ingénieur Jean Méry, il est à la fois robuste et simple d'utilisation. Il s'impose sur un marché dominé par le matériel Pathé et Gaumont.

Rapidement, ces nouvelles orientations se répercutent sur l'organisation du site. En 1920 un nouveau studio, doté d'un équipement électrique moderne, est construit, ainsi que des ateliers de mécanique pour la fabrication des Caméréclair, nouveaux produits phares de l'entreprise. Parmi ses déclinaisons, la Camérette-Éclair, idéale pour les reportages, permet le renouvellement de l'Éclair-Journal revenu, comme l'ensemble des activités de Lacépède, sous le contrôle unique de Charles Jourjon.

Pour compléter son offre technique et faire face aux besoins de traitement de films de plus en plus longs (666 m de pellicule en moyenne contre 300 m auparavant), l'entreprise accroît les capacités de ses laboratoires et modernise ses installations. Cet essor d'Éclair-Tirage se mesure par l'augmentation des quantités de stockage de films, qui passent de 15 000 à 82 000 kg

entre 1913 et 1932. Pour assurer le dépôt de ces pellicules vierges ou impressionnées, l'entreprise fait élever six bâtiments en béton et briques de dix mètres sur cinq. Construits sur l'autre rive du cours d'eau qui traverse le parc Lacépède, ces dépôts sont isolés du reste de l'usine pour éviter tout risque de propagation d'incendie. La société des films sonores Tobis, qui occupe le site de la rue du Mont, réalise des travaux similaires pour le stockage des films qu'elle produit dans ses studios d'Épinay.

Jacques Mathot, nommé à la direction d'Éclair en 1934, suite au décès de Charles Jourjon, opère une rénovation importante des laboratoires et studios. Par le rachat du site de la Tobis en 1938, il redonne à l'entreprise l'ensemble des studios dont elle disposait 25 ans plus tôt. A la veille de la Seconde Guerre Mondiale, Éclair dispose ainsi d'un outil industriel performant qui permet aux



12. "Usine" Éclair (années 20)

Les ateliers de montage (au centre) et de fabrication de caméras (à gauche) reprennent les principes de l'architecture industrielle. Pour le premier, les vastes baies éclairent les postes de travail tandis qu'un toit en sheds surplombe l'activité plus mécanisée du second.



13. *A nous la liberté* (1931)

Lazare Meerson, employé à l'année par la Tobis, réalisa les décors du film de René Clair *A nous la liberté* en 1931.



14. *La kermesse héroïque* (1935)

Pour *La kermesse héroïque*, Lazare Meerson reconstruit un village typique des Flandres au bord d'une "rivière" qui ne sera comblée que dans les années 1960.

producteurs de suivre sur place toute la chaîne de production d'une oeuvre : du studio de tournage jusqu'au tirage des copies d'exploitation. Près de 300 personnes s'activent à faire fonctionner cette usine à rêves, dont une part non négligeable de techniciens de plateaux : menuisiers, serruriers, staffeurs, électriciens ou machinistes.

Si l'entreprise ne dispose que de la moitié des surfaces de plateaux des studios de Boulogne ou de Joinville, elle offre de nombreux magasins de décors, de mobiliers et d'accessoires appréciés des productions à petit budget ou des grands réalisateurs tel Jean Dréville. Ce dernier, comme bien d'autres, sait également utiliser le potentiel des extérieurs pour le tournage de certaines scènes. Ainsi pour *La chanson du muguet* (1932) Dréville se sert du cours d'eau du parc Lacépède. Autre plan d'eau, mais cette fois-ci artificiel, celui creusé sur le site de la Tobis en 1935 pour le tournage de *la kermesse héroïque* de Jacques Feyder, et réutilisé 20 ans plus tard par Dréville pour le décor de *La reine Margot*.

Mais Mathot va surtout contribuer au perfectionnement des activités techniques pour lesquelles il associe, en 1947, les compétences de Marcel Terrus aux laboratoires et de André Coutant aux ateliers de mécanique. Auteur de près de 70 brevets, André Coutant est d'abord le père de la Caméflex 35 mm. Caméra d'un



15. *A bout de souffle* (1958)

Pour le tournage du chef-d'oeuvre de la "Nouvelle vague", Raoul Coutard, le chef opérateur de Godard, utilise une Caméflex.



16. Maquette du site Lacépède (1955)

L'élargissement de l'avenue de Lattre-De-Tassigny a nécessité la démolition des communs et d'une habitation, derniers vestiges de la propriété Lacépède. Les autres bâtiments (non rosés) datant des années 1910-1920 ont été maintenus et, malgré leur importante réhabilitation, restent aujourd'hui identifiables.

genre nouveau, légère, robuste et munie d'une visée "Reflex", elle répond aux besoins des opérateurs de plus en plus soucieux d'autonomie. Ces spécificités font de cette caméra l'outil de prédilection de toute une nouvelle génération de cinéastes, ceux de la "Nouvelle vague", dont la volonté de filmer au plus près du réel va contribuer à la baisse de fréquentation des studios dans les années 1960.

Le réaménagement du site Lacépède, en 1955, offre l'occasion d'augmenter encore les capacités des laboratoires et d'apporter les adaptations nécessaires au traitement des nouvelles pellicules couleurs. Les anciens locaux sont entièrement transformés, certains démolis, et de nouvelles salles de montage sont

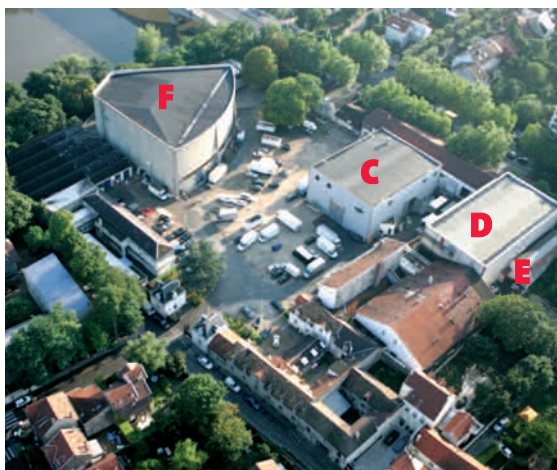
17. Le site de la rue du Mont

À gauche de l'entrée, avec ses 1 450 m² de surface et ses 15 m de hauteur, le plateau F surplombe l'ensemble des studios de la rue du Mont, dont les bâtiments de la Villa Saint-Joseph (premier plan à droite) ; au centre du terre-plein, le plateau C (810 m²), au fond à droite, le plateau D (800 m²) et à côté de lui, le plateau E (210 m²).

construites à l'ouest du site. Les studios et magasins largement amputés par les travaux de voirie ne sont que peu remaniés. Si un nouveau plateau est édifié sur Lacépède, c'est sur le site de la rue du Mont que seront réalisés les nouveaux studios.

Point d'orgue de ce remaniement, la construction du plateau F en 1961, dont la forme trapézoïdale permet la reconstitution de rues avec carrefour, voire d'un quartier entier. Sa mise en oeuvre à partir d'une structure métallique entourée d'une coque de parpaings enduits de ciment, témoigne des évolutions dans la conception des studios. Loin des premiers modèles vitrés ou des halles en bois qui leur succèdent, ici tout est conçu pour abaisser au maximum le niveau sonore provenant de l'extérieur comme de l'intérieur.

Unique en Europe, ce studio laissait présager de fortes sollicitations que les rapides évolutions du monde du cinéma, et plus généralement de l'audiovisuel, ont remises à plus tard.



ACCOMPAGNER LES [MUTATIONS] DE L'INDUSTRIE CINÉMATOGRAPHIQUE

Si les années 1960 sonnent, pour certains historiens du cinéma, la fin d'un âge d'or, la célébration en 2007 des cent ans des studios Éclair témoigne de leur capacité à s'adapter plus qu'à subir ces mutations.

Fin des années 1950, début des années 1960, le cinéma va vivre de profonds bouleversements. Désir des réalisateurs de la "Nouvelle vague" de réaliser des films malgré de faibles moyens, refus d'une certaine "qualité française" issue notamment des studios : une partie de la profession s'affranchit de ceux-ci. Projet esthétique et économie modeste conditionnent les modes opératoires : lumière et décor naturels, matériel léger et mobile, équipe réduite. Les avancées technologiques vont également faire craindre le pire pour l'entreprise. La fin, en 1969, de l'Éclair-journal, témoigne de la popularisation de la télévision et du poids grandissant de l'image magnétique, puis numérique. Le cinéma va de moins en moins être le lieu privilégié de l'image animée. Dans ce contexte, la famille Dormoy arrivée en 1971 à la tête de l'entreprise Eclair va regrouper ses lieux de tournage rue du Mont.



18. Plateau C, rue du Mont



19. Les nouveaux laboratoires

Mais Éclair va faire également preuve d'opportunisme industriel. Comme ils avaient été séduits par les premières Caméflex, les Jean-Luc Godard, Louis Malle ou Jean Rouch vont l'être par L'Éclair 16 conçue avec Jean-Pierre Beauviala (futur créateur de la marque Aâton) à Epinay. Cette caméra légère et silencieuse a le notable intérêt d'être synchrone avec un magnétophone autorisant ainsi les prises de son directes.

En matière de technologie numérique, Éclair sera un des premiers laboratoires au monde à l'intégrer dans ses outils de travail. En 1995, la société s'est dotée d'un laboratoire numérique, la chaîne Cinéon, à l'origine dédié à la seule restauration de films.

Éclair a pu mettre en place sa première cellule numérique pour la postproduction de longs métrages. Le premier film à bénéficier d'un étalonnage complet fut, en 2001, *Se souvenir des belles choses* de Zabou Breitman.



20. Développeuse, à gauche, et sècheuse, à droite

Si la réalisation cinématographique intègre de plus en plus d'éléments numériques, la projection se fait encore très largement sur support argentique. Seule une approche industrielle de grande envergure permet la survie de l'entreprise. Ainsi, en 1992, Éclair s'est doté d'un nouveau laboratoire de tirage de copies permettant de produire plus de 130 millions de mètres de 35 mm par an. Chaque copie y subit un contrôle de suivi qualité (conformité du taux des différentes couleurs aux normes de fabrication) et un contrôle de montage série (prélèvement d'un échantillonnage de copies pour vérifier, sur table de montage, qu'elles ne comportent pas de défaut de fabrication).

Depuis une trentaine d'années, stimulé par un plan de sauvegarde et de restauration associant secteur public (Archives françaises du film) et privé (laboratoires, sociétés de production) les laboratoires Éclair ont restauré des dizaines de classiques dans un département désormais équipé en numérique. *Les parapluies de Cherbourg* de Jacques Demy (1963) en 1992,

L'armée des ombres de Jean-Pierre Melville (1969) en 2004, pour ne citer qu'eux, se sont offerts une cure de jeunesse à Epinay. Enfin, les années 1980-1990 vont marquer un retour massif des cinéastes vers le studio et notamment ceux d'Epinay. Si l'on compte parmi eux quelques étrangers (Milos Forman, Robert Altman, etc.), Alain Resnais, Bertrand Blier, Claude Sautet, Luc Besson y viennent et reviennent régulièrement.

A Epinay, l'époque est loin où les Spinassiens travaillaient à Éclair et pouvaient être les figurants d'un énième épisode de "*Pétronille*" ou de "*Casimir*", favorisant ainsi l'intégration de la société dans le tissu social local. Pour autant, en partant du concept d'offre globale, Éclair a su s'adapter à l'histoire mouvementée de l'art et de l'industrie cinématographique et fêter son centième anniversaire à Epinay.



21. A nous la liberté de René Clair (1931)

Les bords de Seine (à la hauteur du Café d'été), forme le décor d'une des scènes du film auquel participe de nombreux figurants spinassiens.

« Les recherches menées dans le cadre de la politique patrimoniale du Conseil général depuis 1991 éclairent l'histoire singulière du territoire de la Seine-Saint-Denis, de la préhistoire à nos jours, de l'usine à la cité, de la Basilique de Saint-Denis à la plus modeste des maisons de plâtre.

Alors que l'identité du département est trop souvent dénaturée par l'image caricaturale qu'en offrent certains grands médias, la collection "Patrimoine en Seine-Saint-Denis", qui s'est donné pour ambition de concilier rigueur scientifique et accessibilité au plus grand nombre, propose un autre regard sur notre environnement quotidien. Mettant en perspective les paysages actuels et leur passé, ces brochures nous offrent des clefs de lecture d'un territoire longtemps malmené et aujourd'hui en pleine mutation. Le centenaire de l'implantation de l'entreprise Eclair à Epinay-sur-Seine est l'occasion de rappeler ici la longue histoire de l'industrie cinématographique dans le Nord-est parisien.

Cette connaissance élargie de notre héritage culturel vise, en montrant la place prise par les femmes et les hommes du département, à favoriser la réflexion de chacun pour la constitution d'un avenir solidaire en Seine-Saint-Denis. »

Hervé Bramy

Président du Conseil général de la Seine-Saint-Denis

CRÉDITS

En couverture

Extrait de l'atlas du département de la Seine 1939.
Monteur négatif dans un des laboratoires de la rue d'Engbien, photo Bernard Bastide. Studio Eclair avenue d'Engien vers 1920, carte postale ancienne, Archives Départementales.

Textes et recherche iconographique

Evelyne Lohr, Antoine Furio, Jean-Barthélemy Debost, Service du patrimoine culturel, Conseil général de la Seine-Saint-denis.

Photographies

Evelyne Lohr : 6. Antoine Furio : 10, 19. Vianney Provost, Atmos-R : 17. Bernard Bastide, : 18, 20.

Autres illustrations

BnF (article " Studios de France " par François Mazeline, 12/02/1928) : 1. Georges Méliès/ADAGP 2006 : 2. Archives départementales : 3. Coll. part : 4. Coll. Cinémathèque française : 7, 8, 9, 13, 14, 21. Louis Darlo : 14. Coll. Marc Sandberg : 11. Coll. Laurence de Geyer : 15. Archives municipales d'Epinay-sur-Seine : 5, 12, 16.

Direction éditoriale

Jean-Barthélemy Debost, Service du patrimoine culturel, Conseil général de la Seine-Saint-Denis.

Mise en page

Claudine Roussel, Service du patrimoine culturel, Conseil général de la Seine-Saint-Denis.

BIBLIOGRAPHIE ET SITE INTERNET

BOUSQUET, Henri et MANNONI, Laurent, "Éclair 1907-1918", 1895 n° 12, octobre 1992.

Epinay, un siècle d'industries du cinéma, Collection patrimoine, Ville d'Epinay, 1993.

LE ROY, Éric et BILLIA, Laurent (éd.), *Éclair : un siècle de cinéma à Épinay-sur-Seine*, Calmann-Lévy, 1995.

SANDBERG, Marc, *Éclair : les industries cinématographiques de 1907 à 2007*, plaquette d'exposition Mairie d'Epinay-sur-Seine, 2007.

www.eclair.fr

Remerciements

Entreprise Éclair : Frédéric Bazin (Directeur général adjoint), Lionel Féjean (analyste qualité), Farid Keddouch (régisseur général), Jean-Pierre Neyrac (restauration), Marc Sandberg. Pierre Tyl (Archives municipales d'Epinay-sur-Seine).
Bernard Bastide, historien du cinéma et enseignant.

Sources

Archives municipales d'Épinay-sur-Seine, Archives départementales, Cinémathèque française/Bibliothèque du film, Bibliothèque nationale de France, Dossier des établissements classés au bureau de l'Environnement de la Préfecture de la Seine-Saint-Denis.

Adresses des sites

Laboratoires Éclair – 8-16 avenue de Lattre-De-Tassigny – Studios Éclair – 10 rue du Mont – 93800 Epinay-sur-Seine

Conseil général de la Seine-Saint-Denis

Direction de la Culture, du Patrimoine, du Sport et des Loisirs, Service du patrimoine culturel

93006 Bobigny Cedex • 01 43 93 82 61 • patrimoineculturel@cg93.fr • www.atlas-patrimoine93.fr